

si la chose leur agréait ou non. Aussi n'en fis-je nul cas et allais-je me blottir dans un quart à pois à peu près vuide qui se trouvait dans un coin de l'appartement : (vous donnerez à ce logement tout autre nom que vous jugerez plus convenable.)

Je venais de me mettre en quart, tout en laissant un notable morceau de la partie *foncière* de mon pantalon après un malheureux clou qui se trouvait au bord du quart, lorsque mes ennemis arrivent dans la cour, en jurant, tempêtant et criant : "Où est-il ? où est-il ? le panton, le gueux ! qu'on le bâche... qu'on le dé-sosse... qu'on l'écrapoulisse... Ah ! tu fais le... difficile l'écœuré... ah ! tu viens nous vomir à la face... prendre des petits airs dédaigneux. Tu viens te moquer de nous... rire de nous. Et bien, rira bien qui rira le dernier." Etpuis, ils cherchaient, cherchaient partout, dans tous les coins et recoins de la cour, dans la remise, dans l'écurie ; mais ils ne s'avisèrent pas de deviner où j'étais. Je leur avais sans doute paru trop dédaigneux pour qu'ils ne crussent en compagnie de mes deux hôtes qui mêlaient leurs grognemens à leur cris, et paraissaient aussi indignés qu'eux à cause du service forcé qu'ils me rendaient. La haine de mes compagnons venait-elle de la crainte qu'ils avaient que je m'emparasse du reste de pois qui se trouvait au fonds du quart, ou de tout autre motif ? c'est que je n'ai jamais pu m'expliquer depuis.

Cependant un de la troupe eut le bon esprit de croire que j'étais sauté dans le champ qui se trouvait derrière la propriété où je me trouvais. Tous saisirent cette idée au collet et sautèrent dans le champ espérant m'y trouver. Peu à peu le bruit s'apaisa, et je finis par ne plus entendre que des fragmens de jurmens et de malédiction qui n'arrivaient qu'à peine jusqu'à moi. J'allais ôser sortir de l'appartement, quand j'entends le propriétaire du lieu se plaignant en termes très énergiques aux personnes qui s'étaient rassemblés, par curiosité, à la porte de la cour où j'avais laissé mon chapeau, de ce que je m'étais permis de pénétrer chez lui sans sa permission ; il disait que je méritais bien qu'on me rossât de la bonne manière pour la peur que lui avait causé tout ce tintamare. Je conclus donc qu'il n'était pas encore tems de me montrer, et que je devais laisser apaiser cet homme, envers lequel enfin, je n'avais aucun tort ; il ne savait pas même de quoi l'on m'accusait.

Et attendant que la colère du propriétaire se passât, je me pris à réfléchir sur ma présente situation, et je trouvai qu'enfin je n'avais pas pire qu'un ancien philosophe qui avait passé une partie de sa vie dans un tonneau. Je pensai à Mathusalem qui n'avait jamais voulu, si l'on en croit la chronique tant soit peu vieille, se bâtir de maison, et avait toujours vécu sous une cuvette, alléguant la brièveté de la vie. Je me comparai à ces gens là, et finis par dire qu'enfin puisqu'ils avaient vécu si longtems, l'un sous une cuvette et l'autre dans un tonneau, (j'acceptais sans difficulté l'invention des cuvettes et des tonneaux com-

me de leur tems,) je pouvais rester quelques heures dans un quart. Il y avait pourtant une petite différence que je ne marquai pas dans le tems ; c'est que les susdits tonneau et cuvette devaient être situés dans quelque vallon, ou sur quelque côté ou l'air était pur et serein, au lieu que mon quart ne jouissait pas du même avantage ; mais on contracte si vite l'habitude des choses !

Je fis une infinité d'autres réflexions toutes très sensées, très morales et surtout très appropriées à la circonstance. Je songeai, "car que faire en un quart, à moins que l'on ne "songe," à la courte durée des tems, aux vicissitudes des choses humaines, aux curieux effets du hasard, ou plutôt de la providence dont nous sommes le jouet, et qui fait qu'en se levant le matin l'on ne peut pas dire où l'on couchera le soir, etc., etc., etc. et, chose étrange ! il paraît que je m'endormis en réfléchissant, car je ne m'éveillai que vers quatre heures et demi du matin, au bruit que faisaient les autres en recevant leur déjeuner. Il faisait grand jour ; je voulus me lever sur mon séant ; impossible, j'avais les membres trop engourdis. J'appelle celui qui servait le déjeuner afin qu'il vint à mon secours ; il reste un peu étonné, ne sachant d'où venait cette voix sans doute plaintive. Il me demande où j'étais, qui j'étais, et comment j'étais où j'étais. Je réponds à toutes ses questions et lui dis mon affaire en peu de mots.

Il vint à moi par une petite porte que je n'avais pas vue, et me tira, non sans peine, de l'état déplorable où je me trouvais. Il m'amena à la maison où le maître, de meilleure humeur que la veille, me fit toutes sortes de politesses et d'excuses sur sa conduite dure et inhumaine à mon égard. Il voulut me garder à déjeuner, mais j'acceptai pas, et le pria seulement de me prêter un chapeau et un pantalon pour me rendre décentement jusque chez moi. Il le fit avec la meilleure grâce du monde, ce qui m'empêcha pas que le chapeau fût une *lugue*, et que le pantalon me fit deux fois le tour du corps.

Je le saluai donc, et m'acheminai vers ma demeure, où je ne fus reçu comme moi que sur parole d'honneur ; tant une nuit passée dans un quart à pois peut apporter de changement dans une figure humaine.

Voilà comment j'ai appris ce que c'était qu'un bal de faubourg.

ALPH. P.
M. I. C.

POUR LA REVUE CANADIENNE.

Album moral des demoiselles.

3.—POURQUOI S'APPLAUDIR D'ÊTRE BELLE ?

Pourquoi s'applaudir d'être belle ?

Quelle erreur fait compter la beauté pour un bien ?

A l'examiner il n'est rien

Qui cause tant de chagrin qu'elle.

Je sais que sur les cœurs ses droits sont absolus,

Que tant qu'on est belle on fait naître

Des desirs, des transports et des soins assidus :

Mais on a peu de tems à l'être,

Et longtems à ne l'être plus.

Mme. Des Houlières.

4.—FAUSSE SENSIBILITE.

Il y a dans les afflictions, diverses sortes d'hypocrisie. Dans l'une, sous prétexte de pleurer la perte d'une personne qui nous est chère, nous nous pleurons nous-mêmes ; nous pleurons la diminution de notre bien, de notre plaisir, de notre considération ; nous regrettons la bonne opinion qu'on avait de nous. Ainsi, les morts ont l'honneur de larmes qui ne coulent que pour les vivants. Je dis que c'est une espèce d'hypocrisie, parce que dans ces sortes d'afflictions on se trompe soi-même. Il y a une autre hypocrisie qui n'est pas si innocente, parce qu'elle impose à tout le monde : c'est l'affliction de certaines personnes qui aspirent à la gloire d'une belle et immortelle douleur. Après que le temps, qui consume tout, a fait cesser celle qu'elles avaient en effet, elles ne laissent pas d'opiniâtrer leurs pleurs, leurs plaintes et leurs soupirs ; elles prennent un personnage lugubre, et travaillent à persuader par toutes leurs actions, leur déplaisir ne finira qu'avec leur vie. Cette triste et fatigante vanité se trouve d'ordinaire dans les femmes ambitieuses. Comme leur sexe se ferme tous les chemins qui mènent à la gloire, elles s'efforcent de se rendre célèbres par la montre d'une inconsolable affliction. Il y a encore une autre espèce de larmes qui n'ont que de petites sources, qui coulent et se tarissent facilement : on pleure pour avoir la réputation d'être tendre ; on pleure pour être plaint, on pleure pour être pleuré ; enfin on pleure pour éviter la honte de ne pleurer pas.

De la Rochefoucauld.

5.—DES VÉRITABLES GRÂCES CHEZ UNE DEMOISELLE.

Les véritables grâces ne dépendent point d'une parure vaine et affectée. Il est vrai qu'on peut chercher la propreté, la proportion et la bienséance dans les habits nécessaires pour couvrir nos corps ; mais après tout, ces étoffes qui nous couvrent et qu'on peut rendre commodes et agréables, ne peuvent jamais être des ornemens qui donnent une vraie beauté. Sans doute, les demoiselles peuvent, sans aucune singularité, prendre le goût de cette simplicité d'habits si noble, si gracieux et d'ailleurs, si convenable aux mœurs chrétiennes. Ainsi, se conformant dans l'extérieur à l'usage présent, elles sauront au moins ce qu'il leur faudra penser de cet usage. Elles satisfiront à la mode comme à une servitude fâcheuse, et elles ne lui donneront que ce qu'elles ne pourraient lui refuser.

Fénelon.

6.—VÉRITABLE BEAUTÉ DES FEMMES.

Les femmes ont un sûr moyen de devenir des beautés d'une expression touchante ; c'est d'être intérieurement bonnes, douces, compatissantes, sensibles, bienfaisantes et pieuses. Ces affections d'une âme vertueuse imprimeront dans leurs traits des caractères célestes, et qui seront beaux jusque dans l'extrême vieillesse.

Bernardin de St. Pierre.